



Bizutage... et Cie *

En hommage à la promotion 1951-1955 :



"Nous sommes rentrés à l'E.N. de Lescar le 30 septembre 51. Le lendemain commençait le baptême, cérémonie - si l'on peut dire - d'introduction à l'école.

LE BAPTEME

Nous n'avions pas classe de toute la journée, mais nous n'avons pas eu à nous en féliciter, car dès le matin ont commencé les "interrogatoires". Pendant qu'un malheureux copain était en proie aux questions, aux moqueries etc... des anciens, nous étions alignés dans le couloir, silencieux et les tripes tordues par une frousse intense.



Voilà à peu près en quoi consistaient ces interrogatoires qui durèrent au moins quatre jours, sans arrêt : nous devons raconter des histoires ou chanter des chansons. Tant pis si nous n'en savions pas. Ces messieurs les anciens ne s'embarrassaient pas de ces détails. Il fallait, bien entendu, que ces histoires ou ces chansons soient obscènes, mais pas trop sous peine de recevoir une volée de savates sur la tête. Le même sort nous était réservé si elles ne l'étaient pas assez. Un tas de questions plus idiotes les unes que les autres avaient vite fait de nous démonter complètement, et nous ne savions plus quoi répondre pour ne pas nous faire conspuer. Nous avions d'ailleurs bien tort de chercher une réponse sensée à une question qui ne l'était pas : quoi que nous répondions, nous étions toujours des "crétins, des cons, etc...", tout une gamme de mots très imagés.

La "danse du ventre", sur une table de ping-pong, ne fut pas la seule attraction. Il y eut les "chants mimés", des séances d'entraînement "à plat ventre ! rampez ! courez ! sautez ! couchez-vous ! rampez ! etc..."

Au tableau, une femme nue dessinée à la craie. On nous crie : "Embrasse-la !" . Nous, on veut bien : on l'embrasse...sur la joue. Volée de coups de savates et autres engins plus ou moins durs : "C'est là que tu embrasses une femme ? Embrasse-la, et bien !" . On obéit encore, mais cette fois on l'embrasse sur la bouche. Même jeu : "Salaud, obscène ! etc..." . Au bout d'un quart d'heure de ce jeu, on est aux trois-quarts assommé, et ces messieurs daignent nous dire : " Mais, grand âne (ce n'est pas le mot exact), regarde donc bien le tableau et embrasse "la" !" . On s'esquinte à regarder le tableau centimètre par centimètre, et on finit par découvrir un minuscule "la" écrit dans un coin. C'est un exemple des conneries qu'on nous faisait faire.



« ... Au tableau, une femme dessinée à la craie .
On nous crie : « Embrasse-la ! » Nous on veut bien... »

Autre exemple ? Je devais répéter la phrase suivante, chaque fois qu'il plaisait à un ancien de me le demander : " Les escargots de Gaston" (pourquoi Gaston ? mystère et boule de gomme), quand on leur raconte une feinte, ils s'esbaudissent à qui mieux mieux en se tapant sur le ventre avec moult de plaisir et en en faisant : Ouah! Ouah ! Et les copains comme moi.

Nous avons également défilé au chant de la "Madelon", armés de balais et commandés par notre cher Poublanc, promu au grade de caporal ("Caporal ordinaire Scaferlatti", qui nous haranguait en nous promettant du camembert si nous gagnions la bataille) et encadré par quelques anciens armés de polochons.

Mais ce que nous avons fait le premier jour n'est rien à côté des exploits que nous avons réalisés les jours suivants : Grandes manœuvres, Brevet de parachutage, Veillée d'armes, Match de rugby, Empoisonnement, Corrida etc...que mes copains se feront un loisir de raconter.

J'allais oublier les "Nuits de Madame de Sévigné" que nous avons dû lire et mimer, au milieu des huées et de l'excitation générale (et logique).

Voilà ce que fut notre premier jour de BAPTEME."

R. B.



LE BREVET DE PARACHUTAGE

Dans les quelques jours qui suivirent notre entrée à l'Ecole Normale, il s'en trouva un assez particulier, marqué par une épreuve nocturne (si l'on peut dire). Un soir comme les autres, on nous fit ranger devant une porte qui donnait accès à une salle assez petite, ordinaire, mais qui à l'occasion nous semblait assez "mystérieuse". Comme par hasard, ce soir là j'allai chercher un paquet de cigarettes et quand je revins, je vis tous mes camarades en groupe devant cette porte qui s'ouvrit juste à cet instant, on m'appela et je rentrais. En face de moi une petite table avec deux ou trois anciens promus au grade de juges, et tout autour de la salle étaient accroupis les autres anciens. Mon "illustre" père me saisit au collet et m'amena en face de cette table. Je n'étais pas très fier. Le grand-père da Sarraute me pria de fermer mon col, je le fermais. Aussitôt, exclamation générale : "Non !", je déboutonnais mon col. "Boutonne-le !", me dit-on, je le reboutonne. De nouveau même exclamation, le manège se répéta plusieurs fois de suite et je compris enfin qu'il fallait se nommer. J'oubliais de dire que mon père s'était muni au préalable d'une "savate", m'administrant sur le crâne force coups de sandale. Après quelques questions assez idiotes du reste, le grand juge se leva, s'approcha de moi avec majesté, me posa un bandeau sur les yeux. On me fit monter sur une planche, poser les mains sur la tête du "grand juge" et deux anciens se saisirent de la planche et commencèrent à lever.



Au préalable les anciens avaient discuté pour me fiche la trouille : - "des types costauds en cas de chute !" - "y faut pas lever au-dessus de quatre mètres !". A partir de ce moment j'eus l'impression que je montais, je reçus un choc sur le crâne croyant toucher le plafond. On me dit alors : "Saute !", je sautais ou plutôt perdis l'équilibre et je crus m'affaler sur le haut de l'armoire. A ce moment, on me saisit de toute part, on me tirillait, on me roulait. Je n'avais pas encore saisi la situation, je vis à la fin que j'étais sur le plancher, mais

comment ? Mystère ! Inutile de dire que pendant ce cérémonial, j'étais assez inquiet. Finalement je fus "fourré" dans un placard minuscule, on m'enleva le bandeau et une avalanche de feuillets de musique s'abattit sur moi et on me mit dans les mains un énorme instrument et on m'enjoignit de jouer, ce que, évidemment j'étais incapable de faire. Le copain suivant se trouvait être Cauhapé et malgré moi, je ris de la stupidité, de l'air bête que l'on avait en face de ces énergumènes. Après cela nous fûmes "entreposés" dans un réduit obscur duquel je m'échappais par la fenêtre, mais où je revins assez vite de peur de représailles qui ne se faisaient jamais attendre. Ici finit l'histoire et le lendemain, ce fut autre chose, et le surlendemain encore autre chose...

M.D.

Nous avons tous subi les épreuves du Brevet de parachutage que D. a raconté ici.

L'EMPOISONNEMENT

Allons les bleus ! Tous les bleus en salle de quatrième ! Un ancien très pressé, cherchait à nous rassembler tous pour nous faire subir le fameux "empoisonnement". Je vais vous rendre compte de cette petite manifestation fort désagréable pour nous, mais à laquelle les anciens tenaient particulièrement.

Nous nous rendions tous à l'appel, car malheur à qui n'était pas présent. Et bientôt, nous nous trouvions tous, morts de peur, frissonnants, dans une petite salle attenante à la salle de quatrième année. Nous sentions les odeurs suffocantes d'ammoniac ou d'hydrogène sulfuré (je ne sais quoi au juste, mais nous pourrions tous dire que cela sentait très mauvais). Parfois, un ancien très amusé par ces pantomimes d'ours en cage, paraissait dans l'encadrement de la porte : il avait un petit air moqueur qui semblait lourd de menaces.

Bientôt, on rappela les victimes les unes après les autres. Pécule eut l'honneur de passer le premier à ce jeu plaisant : cela ne lui était pas encore arrivé depuis le début de ce fameux baptême. On le vit disparaître dans le noir (la salle étant plongée dans l'obscurité). Ensuite on entendit des piétinements, des cris, des paroles comme s'il y avait eu une grande lutte à l'intérieur. Tous ces bruits ne nous rendaient pas fiers de nous qui étions à côté, d'autant plus qu'ils s'accompagnaient d'émanations de gaz empoisonnant qui venaient compléter notre terreur. Maintenant on appelait le suivant, et le même manège recommençait pour chaque camarade qui rentrait, c'était les mêmes bruits, la même odeur qui devenait de plus en plus lourde et repoussante. Mais notre tour approchait, nous avions eu des impressions jusqu'alors, mais bientôt ça serait autre chose : nous allions nous-même rentrer et nous nous demandions quelles brimades nous attendaient là-dedans.

Enfin, on était appelé, alors on marchait résolument vers la porte ouverte, prêt à tout.

Comme on était sur le point de rentrer, on se sentait agrippé très énergiquement au dedans, dans l'obscurité. Là, on ne nous lâchait pas, on nous tenait très fort, et nous roulions d'un côté à l'autre, tiré et poussé avec violence, recevant force gifles, force coups de poings (pas très forts) et coups de savates. Ah, nous n'étions pas très fiers à ce moment là ! Soudain tout s'arrêtait, on nous immobilisait, on nous bandait les yeux d'une écharpe, on nous asseyait sur une chaise, on nous appliquait solidement sur le nez un chiffon imbibé de cette substance "parfumée" qui ressemblait à une mixture d'ammoniac, et quelque chose de sulfuré qui sentait fort mauvais (excusez les imprécisions). Du coup, nous n'avions plus envie de respirer, mais nous aurions fait déjà une solide provision d'air.

Alors les anciens nous disaient : "tu vas boire du poison, misérable !", et ils nous mettaient dans la bouche le goulot d'une bouteille pleine d'eau; inutile de dire que le pauvre type qui ne connaissait pas le truc était dans une angoisse terrible, croyant qu'il allait boire un breuvage empoisonné et malodorant. Toujours est-il qu'à un moment donné, on était obligé de boire l'eau de la bouteille, et comme les anciens tenaient assez longtemps le chiffon sur notre nez, il nous prenait envie de respirer et nous chassions soudain toute la réserve d'air qui chassait l'eau de la bouche et faisait jaillir un geyser minuscule qui arrosait opieusement les anciens. Ils arrêtaient là la plaisanterie, non sans administrer quelques bons coups de savate à l'auteur de cette éruption pour le punir de sa tenue incorrecte. Après cela on nous enlevait le bandeau des yeux et on nous poussait dans un coin avec ceux qui étaient passés précédemment et qui lisaient continuellement pendant la durée des opérations sur un livre de l'école enfantine : "Papa a une pipe, Toto a un chien, etc...". De là je voyais une chaise, et les anciens qui riaient de nous voir tous derrière une table, entassés dans un espace très réduit qu'il nous était interdit de dépasser. On voyait aussi deux éprouvettes cassées qui répandaient ce liquide malodorant qu'on sentait dehors. Mais les copains continuaient à passer et nous lisions en criant (on disait "salauds" à la place de Toto). D. fut le dernier, et ce fut lui qui reçut le plus de coups et qui fut le mieux empoisonné (il faut lui rendre justice). Mais tout n'était pas fini. Car pour sortir il nous fallait passer entre une double haie d'anciens qui nous tapaient sur le crâne à tour de bras avec des souliers ou des

sandales. Si l'un de nous avait pris trop de soin pour s'élancer et recevoir un minimum de coups, il se voyait retenu quelque temps sous cette grêle désagréable : il valait mieux recevoir sa part de bon cœur, et il fallait être disposé à marcher lentement. Quand nous eûmes fini, nous allâmes nous distraire pour oublier cette partie de "plaisir"?

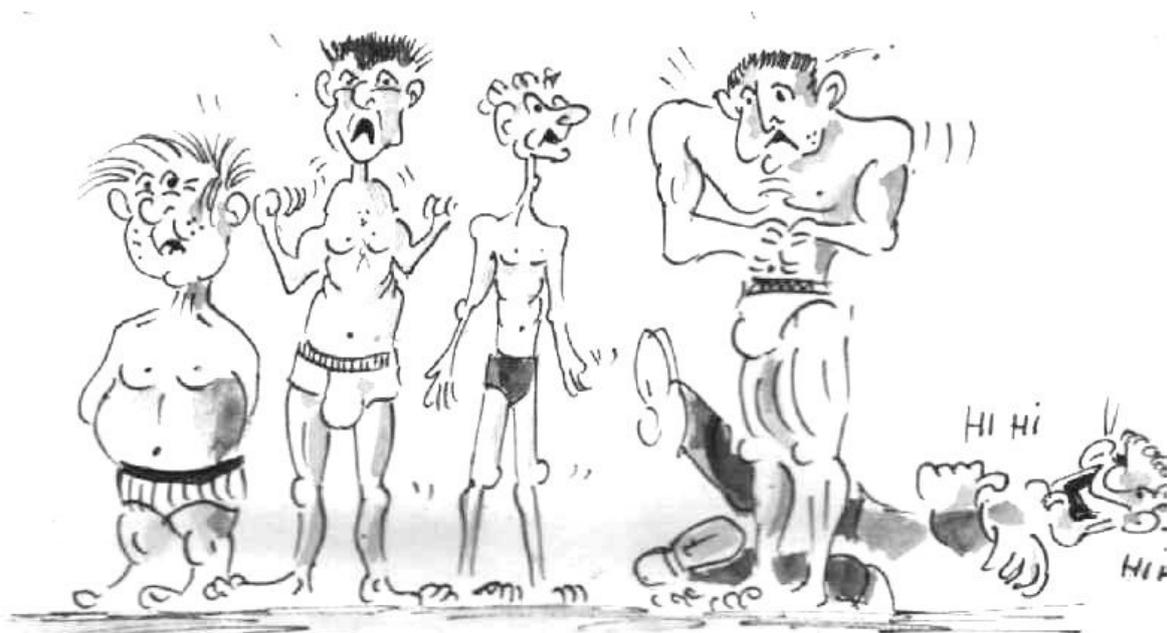
B.G.

L'INTERROGATOIRE

Tous les soirs, soit l'un, soit l'autre d'entre nous subissait "l'interrogatoire" : il devait raconter des histoires ou chanter, debout, en pyjama, dans l'ombre hostile et froide du dortoir, devant le lit des anciens de philo qui avaient pris en quelque sorte la direction des pérations. Parfois, cet interrogatoire s'agrémentait de petits supplices chinois qui avaient la vertu de faire trouver ou inventer très rapidement de "bonnes" histoires au citoyen qui prétendait ne pas être inspiré. C'est ainsi que Sarraute, dit Bourvil, a passé d'agréables minutes juché en haut d'un des poteaux métalliques qui soutiennent le plafond chancelant du dortoir, et que Sarraute, couché près du lit de Bibide remplissait l'office de paillason.

R.B

LE CONCOURS DE BEAUTE



.. on voit apparaître de beaux torsos, chacun cherche une pose qui lui permette de faire ressortir ses plus beaux muscles...

Après son aspect brutal et sa discipline, le baptême évolue et prend une forme éducative : initiation au sport et à la musique (grand concert public sur la place Clemenceau à Pau), conseils aux jeunes mariés (Lettres de Mme de Sévigné), initiation à l'art de torero etc...

C'est ainsi que nous fûmes conviés à un grand concours athlétique dont nous devions être les uniques concurrents. Un soir, en grande pompe, musique en tête, on nous conduisit au dortoir. Là, malgré le froid aigre de ce début d'hiver, nous nous deshabilions tous. On vit apparaître de beaux torsos musclés, des jambes fines et des cuisses fermes, chacun cherche une pose qui lui permette de faire ressortir ses beaux muscles. Le jury s'installe au milieu du dortoir...Chacun doit faire un tour du dortoir...trouver une pose plastique originale...Les différences de teint... vont du brun au blanc persil. Finalement est élu avec le titre d'Apollon 51-55 notre cher René dit Le Gros (86 kilos, 1m72), futur pilier de l'invincible équipe de l'E.N.

A.T

CORRIDAS

Le jour suivant, c'était la corrida si désirée par les anciens. Après le repas de midi, sous la direction de la classe de 1^{ère}, nous sommes montés au dortoir n° 2 et là les anciens nous ont distribués les rôles. Quatre dans des armoires métalliques...Place bordée de lits au milieu du dortoir...Sur les lits, les anciens avec une provision de polochons...Avec la couverture du pieu de notre cher major, l'un de nous faisait le toréador...les 9 autres de notre promo faisons le travail des peones, mules d'arrastre, cavaliers, chevaux etc... Et la fameuse corrida commençait...A peine le premier toro fut-il sorti de l'armoire qu'une volée de polochons s'abattit sur nous... Après chaque course, nous étions obligés de faire un tour du dortoir sous le commandement de notre caporal.

R.L

PLACE CLEMENCEAU A PAU (4 octobre 1951)

Pau a vécu le jeudi 4 octobre 1951 une sensationnelle histoire, une histoire de "bleus". Un pauvre mendiant, un aveugle tendant sa sébille aux passants. Enfin les rôles étaient répartis, Sarraute jouait l'aveugle, Grat tenait la caisse et 12 autres bienveillants compagnons les assistaient. L'un d'eux jouait du violon, un deuxième tapotait, plutôt que jouait, un saxophone silencieux.

Tout gazait admirablement...les anciens défilaient devant la sébille et donnaient charitablement leur aumône, vingt sous, cent, il y avait même bon nombre de mégots, des boutons. Déjà un petit vieux, pris sûrement de pitié, mettait lentement la main à sa poche...mallheureusement, l'intervention subite d'un agent coupa court à notre représentation et mit fin à notre aubade...confiscation des instruments, visite au commissariat ?... Bleus et anciens se pressaient autour de l'agent...qui abandonna la partie. Pour cloturer cette séance, nous avons fait deux fois le tour de la place, un pied sur le trottoir, un autre sur la rue, dans un ensemble parfait...

A.C.

LE MATCH DE RUGBY



... ce fut le malheur de ce pauvre Pécule
qui placa malencontreusement son nez sur le passage
du mastodonte...

Un jour après diner, on nous réunit sur le terrain de sport pour nous faire disputer le traditionnel match de rugby. Nous descendons en survêtement (en l'occurrence en pyjamas), on nous donne un ballon et le match s'organise. Nous sommes divisés en deux camps, d'un côté les sept premiers numéros, en face les sept autres... Sous les menaces multiples et véhémentes de "culages", nous nous décidons à faire preuve de plus de combativité. Ce fut le malheur de ce pauvre Pécule qui plaça malencontreusement son nez sur le passage du mastodonte Lom lancé comme un bolide (comme un bull-doser dirai-je pour faire plaisir au technicien Latrubesse).Le pauvre Pécule...eût le nez fendu et dût évacuer le terrain, saignant abondamment...Survint la mi-temps, en guise de citrons on nous distribua...de confortables morceaux de citrouille (pourrie !)...Seconde mi-temps sans histoire, si l'on passe sous silence les percées sensationnelles de Garat...le rush impressionnant de Lom et Latrubesse...Le match se finit sur un score assez imprécis...Puis on nous amena, colonne par deux, aux douches, c'est à dire au petit bassin qui est dans un coin du jardin. Nous nous lavons...dans une eau verdâtre stagnant là depuis un nombre indéterminé d'années rejeté assez près de l'infini (ceci pour les matheux Dupuy, Léo, Célestine, Le gros, Lom etc...) ...

J'ai oublié de dire que tout au long du match nous avons été soutenus et très encouragés par le nombreux public féminin du Cours Complémentaire massé dans les tribunes. Léo, en particulier, était très populaire.

R.B.

Quelques surnoms de la promo 51-55

Dupuy Michel : Le Régisseur

Lacrouz André : Célestine

Sarraute André : Bourvil

Poublanc Marcel : Scaferlatti

Boulaert Robert : Schumann

Mansir Raymond : Socrate

Garat Jean : Le Piaf

Sarrote Jean : Le Goupil

Berdoulat Gérard : Léo

Turon Alfred : Le Marquis

Latrubesse René : Le Gross

Etcheverry Jean : Pécule

Remerciements à BERDOULAT Gérard pour l'envoi des témoignages *

